

Le travail : affranchissement ou avilissement de l'être humain ? Analyse de la question dans *Elise ou la vraie vie* de Claire Etcherelli

KOUADIO KOUADIO JOACHIM
Université de Bouaké

Résumé : Travailler est sans nul doute la meilleure des choses qui puisse arriver à un être humain dans notre société moderne. Car, alors, assure-t-il pleinement son existence, en même temps que la respectabilité sociale, son corollaire symétrique. Mais le travail a-t-il toujours garanti cet idéal de liberté et d'épanouissement? Telle s'est constituée la toile de fond de cet article. Aussi avons-nous pu constater à travers le livre de Claire Etcherelli, *Elise ou la vraie vie*, le revers avilissant et dépersonnalisant de l'activité-travail dans le contexte particulièrement concurrentiel de production du capitalisme de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. La chaîne, symbole de cette perversion en a livré de ses secrets nuisants et indique, à l'occasion en filigrane l'impérieuse nécessité d'humaniser cette tâche si l'on veut en tirer le meilleur parti, tant pour le travailleur que pour l'employeur.

Mots clés : travail, affranchissement, avilissement, capitalisme, chaîne, être humain.

Introduction

Transcendant sa perception judéo-chrétienne originelle de simple sanction divine : « *c'est à force de peine que tu tireras ta nourriture tous les jours de ta vie* », selon la Genèse (chap.3. v.18), le travail s'est imposé comme une nécessité absolue et incontournable à travers le temps dans l'histoire de l'humanité. L'ampleur de la théorisation de cette activité (principes directeurs de l'Organisation Internationale du Travail (O.I.T.), position des hétérodoxes avec *Le Droit à la Paresse...*), ainsi que la diversification des finalités qui lui

sont assignées dans différents domaines rendent bien compte de la place de choix qu'elle occupe dans la vie sociale. D'ailleurs, Voltaire n'affirmait-il pas déjà en 1759 dans *Candide*¹ que « *Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin ?* » Belle perception définitionnelle du mot qui ne saurait, au demeurant rentrer en conflit avec le point de vue du Dictionnaire français *Le Petit Robert*. Pour cet ouvrage, en effet, le travail constitue « l'ensemble des activités humaines coordonnées en vue de produire ou de contribuer à produire ce qui est utile. » Et Alfred de Vigny (1837 : 120) d'ajouter : « *Le travail est beau et noble. Il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire.* » Malheureusement, cette vision heureuse et optimiste ne saurait s'accommoder de tous les temps et de toutes les mentalités humaines, en ce sens que le XIX^e siècle déjà, avec le développement de son machinisme et son système capitaliste confère une autre physionomie à cette activité humaine. De fait, avec l'apparition, à cette époque des deux grandes classes sociales : la Bourgeoisie et le Prolétariat, naquit une injustice sociale réduisant quasiment les derniers à une catégorie inférieure ou de "sous-hommes" au service des premiers. Une telle stratification de la société est d'autant plus inadmissible qu'elle choque la dignité humaine, en perpétuelle quête d'émancipation. Sensibles à cette toison du droit de l'altérité, plusieurs auteurs ont fait des conditions d'existence de ces démunis un leitmotiv, une analyse qui ont marqué à jamais leur intérêt. Au nombre de ceux-ci, se signale Claire Etcherelli dont le livre *Elise ou la vraie vie* qui, quoique paru au XX^e siècle (1967) rend, avec toute l'acuité la situation des ouvriers dans la France du XIX^e siècle, à l'instar d'un Zola ou d'un Balzac, avec, respectivement pour œuvres évocatrices *Germinal* (1885) et *Les Chouans* (1829). Aussi paraît-il opportun d'y analyser cette préoccupation en focalisant spécialement l'optique sur le travail ouvrier. Le sujet suivant retient donc notre attention : le travail : affranchissement ou avilissement de l'être humain ? Analyse de la question dans *Elise ou la vraie vie* de Claire Etcherelli. Comment l'auteur appréhende-t-elle cette activité dans son œuvre ? Est-elle un "anéantissement" ou une libération de l'homme, autrement dit de l'ouvrier ?

Arrimée à cette question, notre tâche consistera à apporter un éclairage à cette dualité à la fois idéale et institutionnelle. Elle s'articulera autour de trois axes principaux :

- D'abord une approche externe du travail, constituée par l'atmosphère générale qui prévaut avant l'intégration à l'usine, et notamment par la scène d'embauche ;

- Ensuite, le travail proprement dit à l'usine ;
- Enfin, l'impact, sinon les impacts de ce travail sur les ouvriers.

1. La scène d'embauche

Travailler, c'est anciennement (XVI^e siècle) « agir d'une manière suivie, avec plus ou moins d'efforts pour aboutir à un résultat utile » selon notre dictionnaire de base, *Le Petit Robert*. C'est simplement « *exercer une activité professionnelle, un métier* », dit-il, par ailleurs. Aujourd'hui, dans notre société de production/consommation, travailler pourrait s'appréhender globalement, comme étant le fait de mettre sa force (physique ou intellectuelle), son énergie à l'accomplissement d'une tâche, au service d'une entreprise, d'une structure ou simplement d'un employeur, en contrepartie d'une rémunération. Vu sous cet angle, cette activité, moins motivée originellement par une fin pécuniaire que par la satisfaction d'avoir créé une œuvre, réalisé un résultat personnel, s'est profondément profanée et est, de nos jours, subordonnée au code social. Aussi, son exercice est-il désormais consubstantiel aux principes socio-professionnels produits par l'homme, dont les besoins sans cesse croissants, poussent à l'excès. Dès lors, le travail, moins magnétique pour l'individu, le dessert plutôt. Deux points permettent de justifier cette position dans *Elise ou la vraie vie*.

1.1 La question du racisme

L'évocation de la thématique du racisme dans cet article n'est pas à interférer avec cette théorie de la hiérarchisation des races qui conclut à la nécessité de préservation de la race dite supérieure de tout croisement, et à son droit de dominer les autres, mais obéit à l'impérieuse et unique exigence d'expliquer en quoi le travail, sinon sa quête déjà peut constituer un ravalement en soi de l'individu dans l'œuvre de l'écrivain français.

En effet, déjà à la source du désir, de cette volonté acharnée d'exercer un travail (ce qui suppose qu'on ait préalablement été embauché par une structure ou un employeur), se déploie tout le processus discriminatoire et parfois humiliant qui entoure cette activité. La scène d'embauche qui constitue donc la première étape de l'exercice d'un emploi (au sens de travail) efface, dans *Elise ou la*

vraie vie tout espoir de percevoir, mieux d'admettre que travailler contribue à l'épanouissement de l'homme, précisément de l'ouvrier, dans le cas d'espèce. Loin s'en faut, elle s'ouvre bien au contraire comme la "gueule" d'une mégère prête à cracher son "venin" au visage de sa victime. Dès lors, le travail, au lieu d'incarner, de véhiculer la noble et attrayante vocation de libération du travailleur, qu'il a originellement portée, opère un glissement "déviationniste" qui en altère pratiquement tout le charme. Dans notre texte, le racisme lié au travail, notamment à sa quête se manifeste d'ores et déjà par l'attitude grossière et insolente du simple gardien de l'usine qui jette sèchement au visage des quêtesurs d'emploi ce refus quasiment inhumain, insensible qu'il était à leur souffrance : « *il n'y a pas d'embauche* », « *à la manière d'un molosse enragé. Toujours, relativement au mauvais traitement infligé aux chercheurs d'emploi à Paris, un témoignage paru dans le journal* » (Etcherelli, 1989 : 74). Le Monde du 1^{er} février 1975 (cité dans *Lectoguide*, 1976 : 41), explique la mésaventure d'un requérant anonyme, mais non moins significatif : « *L'annonce disait de se présenter à partir de neuf heures. Je suis arrivé un peu en avance (...) Il est neuf heures passées (...). Toujours l'attente (...). Un employé apparaît (...). "Sortez !, sortez, on ne peut plus respirer ici. Allez dehors..."* »

Cependant devant cette épreuve particulièrement dévalorisante, sapeuse et fossoyeuse de dignité, voire de chosification pour le désœuvré, fatalement contraint aux trousseaux d'une éventuelle pitance, la facilité avec laquelle l'héroïne (Elise) s'est fait enregistrer, parce que d'origine française, donne à ce travail toute la mesure de son caractère raciste, ainsi que celui du monde dans lequel il est exécuté. Autre élément qui ne manque donc pas d'en consigner la déqualification, et qui, par ailleurs ouvre une autre "plaie" : le népotisme.

1.2 Le népotisme

Si l'on s'inscrit effectivement dans la logique de notre démarche, le népotisme se donne ici comme un des avatars du caractère raciste du personnel travaillant à l'usine, où est appelé à prendre fonction Elise. Il ne s'agit donc pas de donner de ce mot et de son sens une définition étymologique ou dénotative, ce qui renverrait à l'obligation de les saisir, tant du point de vue historique, politique que religieux, exercice qui n'est pas indispensable dans ce

travail, mais simplement d'établir une certaine vérité, celle qui atteste que le travail, sinon tout son arsenal organique, au lieu d'affranchir l'homme, le plie plutôt au servage. Certes, les exemples n'abondent pas particulièrement dans le livre de Claire Etcherelli, mais le cas spécifique de l'héroïne suffit à étayer notre point de vue. De fait, alors que les autres postulants sont éconduits sans aucun ménagement, Elise est autorisée à entrer dans le bureau de réception pour s'inscrire. En quelques mots, voici le contenu du bref entretien qu'elle eut avec le gardien de l'usine :

« - *C'est pourquoi ? Questionna le gardien en se tournant vers moi. Il me regarda des cheveux aux chaussures.*

- *Je dois m'inscrire. Monsieur Gilles...*
- *C'est pour l'embauche ?*
- *Oui, dis-je intimidée.*
- *Allez-y.*

Et il m'ouvrit la porte vitrée. »

(Etcherelli, 1989 : 74)

Comment est-on arrivé là ?

Si Elise est parvenue à se faire embaucher aussi aisément, c'est qu'il existe bien des raisons qui justifient cet état de fait. L'une d'entre elles, en dehors du critère de nationalité, c'est l'ancienneté de son frère, Lucien, dans cette usine de fabrication d'automobiles. Conséquence : il a tissé des relations profondes avec le personnel influent de l'entreprise. Et cela confère des privilèges. Lucien n'entend pas se faire prier pour en user à la faveur de sa sœur. Poussé plus en avant, l'examen de ce rapport « relations avec le personnel de l'usine égale (=) facilité d'embauche, donc garantie l'emploi » peut aussi s'expliquer par l'attitude même d'Elise devant le gardien : elle lui fait savoir qu'elle est recommandée par son supérieur hiérarchique, le contremaître Gilles : « *je dois m'inscrire. Monsieur Gilles...* »

Il est clair, la réponse de la sœur de Lucien, qui est suffisamment calquée sur le mot d'ordre, sinon le laissez-passer à elle remis par le contremaître : « Vous direz que Monsieur Gilles est au courant » (Etcherelli, 1989 : 73), est toute l'expression d'un surcroît d'avantages, de droit, voire d'autorité devant lesquels, le gardien ne peut que s'incliner. Il ne saurait donc, à elle refuser l'entrée dans le bureau d'embauche. D'ailleurs, en tant que subalterne et assurément témoin ordinaire de cette pratique de favoritisme, le gardien ne demande pas mieux que de faire entrer le plus vite possible la jeune

filles dans la fabrique au risque de voir peser une épée de Damoclès sur sa tête. Les points de suspension portés à la fin de la réponse de cette dernière lors de leur échange lapidaire ne font, à notre sens, que traduire l'inanité de laisser terminer ce qu'il ne sait, sans doute que trop déjà. Question d'habitude !

Ironie du sort, bourreau tout à l'heure des autres postulants d'emploi, "victime" maintenant devant cette jeune fille aux avantages insoupçonnés de ses relations dans l'entreprise, il se sent tacitement contraint d'en recevoir quasiment une injonction même quand elle répond à sa question de savoir si elle est là pour l'embauche : « *Je dois m'inscrire* ». Le verbe "devoir" ici est fort de sens, porte une coloration impérative et peut vouloir dire « *vous n'avez pas le choix* ».

Au total, le travail à l'usine dans *Elise ou la vraie vie*, à travers ces quelques caractéristiques "externes" qui viennent d'être énumérées, se découvre comme une activité moins libératrice qu'elle n'est spoliatrice de l'identité du travailleur (ouvrier).

Passé cette perception exogène, intéressons-nous à présent à l'examen du travail à proprement parler à l'extérieur de l'usine : la chaîne.

2. La chaîne : une symbolique de la perversion du travail humain

Le travail auquel sont appelés Elise, son frère Lucien et toute la compagnie des ouvriers est une tâche particulière et même une découverte "effroyable" pour certains d'entre eux, s'agissant notamment d'Elise. Il s'agit de la chaîne, avec ses multiples machines aux bruits assourdissants qui manquent à peine de vous affoler si vous y aventurez pour la première fois. Et ce n'est pas l'héroïne de Claire Etcherelli qui en dira le contraire, elle qui, littéralement clouée, tremblante devant ce spectacle inhabituel n'est pas très loin de nous faire penser à un enfer sur terre, ou même à un monde apocalyptique à travers la description qu'elle fait de l'atelier où elle devra travailler : « *Les machines, les marteaux, les outils, les moteurs de la chaîne, les scies mêlaient leurs bruits infernaux et ce vacarme insupportable, fait de grondements, de sifflements, de sons aigus, déchirants pour l'oreille, me sembla tellement inhumain que je crus qu'il s'agissait d'un accident.* » (Etcherelli, 1989 : 76)

Mais, en pratique, en quoi consiste réellement ce travail dit de la chaîne ? En remontant un peu le cours de l'histoire, l'on peut retenir que la chaîne est l'un des avatars de la Taylorisation, qui est une méthode de production industrielle inventée par l'Ingénieur

américain Frederick Taylor au début du XX^e siècle en vue de résoudre le problème des ouvriers spécialisés en usine, en faisant recours à l'utilisation maximale de l'outillage et à la suppression des gestes inutiles. En somme, il était question d'organiser scientifiquement le travail industriel afin de produire plus massivement. Mais cette technique, quand bien même elle se serait vraisemblablement imposée en dehors des usines (par exemple dans les grandes entreprises bureaucratiques), va montrer ses limites, en faisant de l'activité-travail de moins en moins un facteur d'épanouissement pour le travailleur (ouvrier) mais davantage un esclave de ses propres gestes. Elle serait même, selon l'actualité contemporaine, avec son souci de production massive au cœur de la crise que traverse la communauté du travail aujourd'hui dans le monde. Car, en systématisant ainsi la tâche de l'ouvrier, elle le confine dans un simple statut de robot à allure humaine, qui devient du coup une espèce de pièce interchangeable avec les autres et/ou un simple rouage anonyme du système mécanique de production. Et voilà qu'il est menacé de perdre sa propre identité. Sans doute, le constat est-il suffisamment écœurant qui pousse Cioran (1934 : 115) à ce réquisitoire :

« Le travail : une malédiction que l'homme a transformée en volupté. Cœuvrer de toutes ses forces pour le seul amour du travail, tirer de la joie d'un effort qui ne mène qu'à des accomplissements sans valeur, estimer qu'on ne peut se réaliser autrement que par le labeur incessant—voilà une chose révoltante et incompréhensible. Le travail permanent et soutenu abrutit, banalise et rend impersonnel. Le centre d'intérêt de l'individu se déplace de son milieu subjectif vers une fade objectivité ; l'homme se désintéresse de son propre destin, de son évolution intérieure, pour s'attacher à n'importe quoi : [...] aussi l'homme ne s'y réalise-t-il pas – il réalise. »

La déshumanisation du travail, en ce qui nous concerne ici dans l'œuvre de Claire Etcherelli va s'efforcer de s'examiner suivant deux points de vue focaux : d'abord, du point de vue des conditions dans lesquelles cette activité s'exécute. Ensuite, nous l'aborderons à partir de l'angle salarial, puisque "tout travail mérite salaire" nous dit-on.

2.1 Du point de vue des conditions d'exercice de la chaîne

Par delà les conditions extérieures ou indirectes d'aliénation, d'indignation subies par le chercheur d'emploi, d'une part et les sensations particulièrement déplaisantes et mortifiantes qui assaillent l'embauché, d'autre part, une fois à l'intérieur de la fabrique, ainsi que nous nous sommes évertué à le démontrer déjà, les véritables sources de spoliation et de "strangulation" identitaire du travailleur de la chaîne se font légion, dès lors que celui-ci prend matériellement contact avec sa tâche. Successivement, toutefois ne seront ici passés en revue, dans le cadre laconique de cet article que la durée et le rythme de cette besogne.

2.1.1 La durée de la chaîne

Déjà très peu valorisant pour l'ouvrier, eu égard à l'ambiance délétère dans laquelle il baigne, le travail de la chaîne devient encore plus périlleux et plus destructeur avec un temps d'exercice démesurément étendu. En effet, la besogne dure neuf bonnes heures pendant lesquelles il faut se tenir en station debout et au cours desquelles « *aucun temps n'était prévu pour le repos, pour le besoin le plus naturel.* » (Etcherelli, 1989 : 94) Toutes choses qui annihilent chez l'ouvrier, même rentré chez lui, toute velléité de satisfaire aux besoins les plus élémentaires d'hygiène et d'entretien de sa propre personne : « *Depuis quatre jours, quand j'arrivais dans ma chambre après neuf heures de chaîne, une heure d'autobus, dix heures de station debout, je me jetais sur le lit et faire l'effort de me laver m'était douloureux. J'avais commencé par négliger mes chaussures. Je ne les frottais plus. Les premiers jours, je me dégoutais. Mais insensiblement, je glissai vers l'habitude* » (Etcherelli, 1989 : 95), déclare, toute pathétique et abandonnée à son triste sort l'héroïne de l'œuvre. Ravalé à un tel état de servage, quelle différence l'homme (notamment l'ouvrier ici) peut-il encore, en tant qu'être de raison et naturellement né libre, revendiquer d'avec l'animal ? Quelle personnalité peut-il avoir dans ces circonstances de rabaissement extrême ? C'est certainement tiraillé par ces différentes interrogations que Vaneigem (1967), dans son traité politique se demandait :

« *Que reste-il d'étincelle humaine, c'est-à-dire de créativité possible, chez un être tiré du sommeil à six heures chaque matin, cahoté dans les trains de banlieue,*

assourdi par les fracas des machines, lessivé, bué par les cadences, des gestes privés de sens, le contrôle statique, et rejeté vers la fin du jour dans les halls de gare [...] où la foule communique dans la fatigue et l'abrutissement ? (...) De la force vive déchiquetée brutalement à la déchirure béante de la vieillesse, la vie craque de partout sous le coup du travail "forcé". »

Autre caractéristique de la chaîne, autre source de dépersonnalisation du travailleur : le rythme à l'usine.

2.1.2 Le rythme de la chaîne

L'un des traits distinctifs essentiels du travail de la chaîne, c'est son allure accélérée qui donne au "manœuvre" l'impression d'être dans une course effrénée et éternelle dans laquelle il n'arrive jamais à atteindre son bon niveau, s'il ne se presse de plus en plus et chaque fois davantage. Il faut s'adapter au rythme infernal des machines. Ainsi que le souligne un chef de service dans le livre de Durand (1978 : 54) : « *Il n'y a pas de temps humains en fabrication... on suit le rendement des machines.* » Il n'y a donc pas le moindre repis, le moindre temps pour s'expliquer quoique ce soit pendant qu'on travaille, surtout que le rythme des cadences n'a de cesse de s'accélérer d'année en année, selon les propos de Daubat, un personnage-ouvrier de notre corpus : « *Autrefois, c'étaient des professionnels qui faisaient ça : trois voitures à l'heure. Maintenant sept.* » (Etcherelli, 1989 : 87) Voilà donc bien un autre facteur aggravant qui ôte au travail de la chaîne tout soupçon d'attraction pour l'employé et semble le dissuader à jamais de toute conscience professionnelle, d'autant qu'il reste, même en étant partie prenante du processus de fabrication, toujours étranger à sa propre tâche. C'est justement ce que cet autre ouvrier, Mustapha tente d'expliquer à Elise : « *- Oui. Pourquoi ? On ne comprend rien au travail que l'on fait. Si on voyait par où passe la voiture, d'où elle vient, où elle va, on pourrait s'intéresser, prendre conscience de ses efforts.* » (Etcherelli, 1989 : 94)

Et ce type de travail, même s'il garde, comme tout autre, une finalité sécuritaire pour la société, selon Friedrich Nietzsche, le philosophe allemand n'en reconnaît pas moins la dimension aliénante pour le travailleur à qui, il retire toute activité de réflexion

et tout épanouissement somatique. Ces quelques lignes livrées à ce sujet sont bien plus qu'éloquentes :

« Dans la glorification du "travail", dans les infatigables discours sur la "bénédiction" du "travail", je vois la même arrière-pensée que dans les louanges des actes impersonnels et conformes à l'intérêt général : la crainte de tout ce qui est individuel. On se rend maintenant très bien compte, à l'aspect du travail – c'est-à-dire de ce dur labeur du matin au soir – que c'est la meilleure police, qu'elle tient chacun en bride et qu'elle s'entend vigoureusement à entraver le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car le travail use la force nerveuse dans des proportions extraordinaires, et la soustrait à la réflexion, à la méditation, aux rêves, aux soucis, à l'amour, à la haine... » (Nietzsche 1986)

2.2 La rétribution

« *Toute peine mérite salaire* » selon un dicton bien connu (d'ailleurs nous en faisons cas tantôt). Mais encore faut-il que le terme "salaire" porte toute sa plénitude sémantique ? La préoccupation, sinon l'inquiétude est d'autant plus pertinente lorsque l'on réfère à la situation salariale des travailleurs de l'usine dans l'ouvrage analysé. En effet, vu la terreur de la besogne à laquelle ils sont assujettis et "l'expropriation" de dignité qui en découle, comparativement à ce qu'ils reçoivent en guise de rétribution, est-il vraiment juste de parler de salaire dans leur cas ? Les appointements à eux accordés sont-ils effectivement à la mesure des efforts particulièrement ardues qu'ils fournissent au quotidien ? Ces questions nous permettent d'examiner successivement les deux points qui suivent : l'enveloppe salariale et la prime des ouvriers de la chaîne.

2.2.1 L'enveloppe salariale

Parler de salaire dans le cas précis, serait assurément un abus de langage en ce sens que, par définition, le salaire, c'est en fait la récompense, sinon la compensation que l'on retire en contrepartie

des efforts (physiques, moraux, intellectuels...) dans le cadre de l'exécution d'un travail. C'est donc un droit qui, en général, est rendu à la juste mesure des besoins et des énergies perdues dans ce même contexte. Mais dans le cas de la chaîne, ce contrat entre employeur et employé n'est pas toujours garanti et sa respectabilité surtout n'est nullement assurée. Au demeurant, ce qu'il est convenu d'appeler, à défaut de mieux, le "salaire" ou l'enveloppe salariale de l'ouvrier de la chaîne décrite par Claire Etcherelli, au lieu d'être une source de satisfaction et d'épanouissement, pour lui, concourt plutôt à son humiliation et à le rendre ridicule. Car, loin de respecter le principe de proportionnalité entre énergie débauchée et gain, les émoluments perçus par les travailleurs de la chaîne ne sont que des miettes dans lesquelles ils se reconnaissent à peine. Conséquence : pendant que certains d'entre eux optent courageusement pour la contestation directe, d'autres, moins résolus, comme Elise restent à "ruminer" pathétiquement et à l'écart, cette injustice qui leur est faite. La plainte de l'héroïne peut se lire à travers ces tristes mots : « *La paye que j'avais fourrée au fond de mon sac me décevait. Tant de gestes, si peu d'argent.* » (Etcherelli, 1989 : 123) Voilà qui justifie pleinement la réflexion de Shaw (1927 : 100): « *L'esclavage humain a atteint son point culminant à notre époque sous la forme de travail librement salarié.* »

2.2.2 La prime et la hantise de l'incertitude

La prime peut se définir comme une somme d'argent allouée à quelqu'un, à titre d'encouragement, d'aide ou de récompense. Cet apport financier de l'employeur qui est globalement perçu comme une bouffée d'oxygène par la communauté des travailleurs, parce que venant en appoint au salaire, a plus d'une raison logiquement d'exister et même d'être consistante, en ce qui concerne la chaîne, vu la dureté du labeur que produisent les ouvriers. Mais une fois de plus, que de surprises désagréables ne constate-t-on pas encore à ce niveau ? La prime, certes existe de nom à l'usine, mais sa teneur et les conditions ou les critères de son acquisition achèvent de dissuader le plus optimiste des humains de son réalisme. La prime de la chaîne est une chose avec laquelle il ne faut pas compter. Elle brille, en fait par son instabilité et son inconstance, conséquence de la variation des humeurs atrabilaires des supérieurs de l'usine. Les ouvriers sont tous conscients de cet état de fait. Voilà pourquoi certains d'entre eux, Daubat par exemple, craint le moindre retard

dans son service, au risque de voir sa prime voler en éclat. Ses propos en direction d'Elise, nouvellement intégrée au contrôle – et dont l'apprentissage le contraint à sauter trois voitures – marquent nettement cette peur folle de perdre cet hypothétique avantage et indiquent, par l'occasion sa précarité, ainsi que l'aisance avec laquelle la prime peut vous être retirée. « Il faut que je voie Gilles. Si ça continue, ma prime va sauter. » (Etcherelli, 1989 : 80) Dit-il, inquiet.

Si le travail tel qu'il est donné de le voir dans le livre de Claire Etcherelli ne définit, à tout prendre, aucun cercle de valeur positive pour l'ouvrier, mais milite, au contraire en tous sens pour son asservissement, à la fois dans sa quête et dans sa phase d'exécution, il se rend encore plus avilissant au regard des conséquences négatives qu'il provoque.

3. L'impact de la chaîne sur les ouvriers

Deux conséquences fondamentales identifient aisément le caractère corrosif de la chaîne sur les ouvriers dans *Elise ou la vraie vie*. Au plan individuel du travailleur, nous retiendrons cependant essentiellement l'inévitable dégradation physique et morale à laquelle il aboutit invariablement sous le poids de cette besogne humainement inqualifiable. Au niveau collectif enfin, il sera loisible de voir en quoi la chaîne est source d'intolérance et d'individualisme dans l'enceinte de toute la communauté des ouvriers.

3.1 La chaîne : source de dégradation physique et morale de l'ouvrier

Les conditions de la chaîne produisent sur l'ouvrier une dégradation physique inévitable facile à observer chez certains personnages, notamment chez Lucien et sa sœur Elise. Concernant le premier, la détérioration de son état de santé débute dès lors qu'il est jeté à la peinture. A travers le vain plaidoyer de sa sœur inquiète, afin qu'on lui change de poste, transparait clairement le degré de nocivité du service de la chaîne sur les ouvriers : « *Il ne supporte pas la peinture. Il est en mauvaise santé.* » (Etcherelli, 1989 : 149) D'ailleurs, ce jeune homme plein de vigueur et suffisamment courageux souffrira de cette intoxication due à la peinture jusqu'à sa mort accidentelle. Quant à Elise, elle ploie sous le poids d'une énorme

fatigue qui, non seulement la contraint à se négliger, mais la détruit physiquement autant que d'autres filles de l'usine. Elle souligne cet état de fait en ces termes : « *je disais demain pour nettoyer mes chaussures ou laver ma blouse (...) J'avais trop mal* » (Etcherelli, 1989 : 154) Plus loin, elle ajoute : « Neuf heures d'usine détruisent le plus harmonieux des visages. » (Etcherelli, 1989 : 155) Cet épuisement physique entraîne une déchéance intellectuelle. L'ouvrier a le plus grand mal à penser, à raisonner. Il ne réfléchit plus. Lucien en donne la preuve à sa sœur en lui expliquant qu'elle n'est pas à la chaîne pour comprendre, mais pour faire des gestes. Ayant constaté chez lui-même ce manque d'activité intellectuelle, le jeune Letellier révèle : « *Et tous les jours je m'abrutis un peu plus [...] Un effort intellectuel ? Pas possible* » (Etcherelli, 1989 : 137) Arezki, le jeune copain d'Elise, lui non plus, n'échappe pas à cette "pandémie" d'inertie de l'esprit due au poids destructeur de la chaîne. En réponse à la question de son amie de savoir les raisons de sa tristesse du moment, ses propos sont bien révélateurs : « - oui, tu vois juste. Il me manque quelque chose. J'aurai du mal à t'expliquer. Il me manque l'imagination. Je ne peux plus imaginer l'avenir. Les rêves ne viennent plus... » (Etcherelli, 1989 : 251)

3.2 La chaîne : génératrice d'intolérance et d'individualisme

Dans ces conditions où l'homme en général et l'ouvrier, en particulier dans le cas d'espèce est réduit à l'état bestial, aucune place n'est faite aux formules les plus élémentaires qui régissent la vie communautaire. Sont donc totalement absentes du milieu de la chaîne des valeurs humaines telles que la solidarité et la familiarité. Chacun y évolue selon l'instinct de ne préserver que ses propres intérêts, sans souci aucun pour le voisin, même le plus immédiat. Telles sont les raisons qui créent dans ce milieu des comportements, à la limite, "asociaux" comme l'individualisme, l'indifférence et l'intolérance. L'attitude de Bernier devant la maladie d'Arezki en témoigne éloquemment. Sa question désintéressée, voire dédaigneuse : « Ah ! Et alors ? » adressée à Elise qui s'inquiétait pour le malade rend bien compte du peu d'importance que tient à ses yeux la vie des ouvriers. Ailleurs, c'est aussi la réponse de Daubat, le "maître-guide" de l'héroïne dont elle sollicite l'aide pour sortir son frère Lucien du service de la peinture – service qui désagrège sa

santé, comme antérieurement signalé – qui démontre le manque d'humanité à l'usine. Ainsi réagit-il en effet : « - *Moi ? C'est à Gilles qu'il faut vous adresser. Comment voulez-vous que moi...Il n'a qu'à voir le docteur ou le délégué.* » (Etcherelli, 1989 : 149) Pis, il pousse même son cynisme plus loin en incriminant bonnement et tout de go la pauvre victime (Lucien) qui ne demande qu'à être secouru, en ignorant sans scrupule l'attitude souvent provocatrice et injuste des supérieurs de la chaîne : « - *C'est de sa faute. Quand il était avec nous, il n'avait qu'à se tenir tranquille. Maintenant, ils le laisseront là-haut jusqu'à ce qu'il parte.* » (Etcherelli, 1989 : 149)

Sur le chapitre de la gestion des primes, Bernier, ce chef d'équipe impitoyable et inhumain va également s'afficher plus intolérant à l'encontre de ses inférieurs en leur retirant, pour la moindre erreur dans les gestes ce privilège. Il le fait si souvent que c'en est devenu la sanction la plus commode chez lui. C'est pourquoi, pour dissuader Mustapha de son retard, il lui enlève purement et simplement sa prime. Par ailleurs, faut-il le reconnaître, entre les ouvriers eux-mêmes règne une certaine agressivité qui rappelle étrangement cette espèce de jungle originelle dans laquelle dira en substance le philosophe anglais Thomas Hobbes : « *Homo Homini Lupus / l'Homme est un loup pour l'Homme* ». Question de simple instinct de survie et d'intérêt personnalisé qui a, tout temps caractérisé "l'animal" vivant, fut-il appelé Homme.

Conclusion

Les philosophies qui auréolent le travail de mille et une merveilles comptent assurément parmi les plus florissantes. Ce d'autant plus qu'il ressort pratiquement d'une évidence apodictique que cette activité anoblit et rend digne l'homme dans la communauté sociale. Dans cette perspective, travailler transcende son simple sens originel de sanction divine, se donne et s'assume en tant que tâche indispensable et vitale pour ce dernier. Mais, affirmer toutefois péremptoirement cette assertion suppose que l'exercice du travail humain se fasse dans des conditions matérielles décentes et avec des appointements conséquents pour l'employé. Toutes choses qui concourent effectivement à lui assurer la liberté, l'épanouissement et l'indépendance vis-à-vis des siens et des besoins. Malheureusement, assurer un travail dans le contexte capitaliste des XIX^e et XX^e siècles

ne garantit pas forcément ce code sécuritaire pour l'individu et pour la société, comme nous le soulignons antérieurement avec Friedrich Nietzsche. La chaîne et son système de taylorisation, dans leur souci de production / consommation massive, en effet, ont réduit le travail humain et notamment celui de l'ouvrier dans *Elise ou la vraie vie*, à un acte robotisé, complètement dépersonnalisé et désintéressé auquel l'acteur est étranger à sa propre réalisation. Devenu alors une simple pièce interchangeable avec les autres dispositifs mécaniques, il ne fait que s'avilir au jour le jour aux conditions inhumaines dans lesquelles il besogne. Aussi, les conséquences physiques, morales et même physiologiques se font-elles si nombreuses et si destructrices pour le travailleur que l'on est parfois tenté de s'accorder avec cette réflexion "nihiliste" du bien fondé de l'acharnement au travail de Thoreau (1927 : 139) qui dit en substance ceci : « *Il n'est pas d'individu plus fatalement malavisé que celui qui consume la plus grande partie de sa vie à la gagner.* »

Références bibliographiques

- Ambriere M., *Précis de littérature française, XIX siècle*, Paris, PUF, 1990.
 Bakhtine M., *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.
 Balzac H. de, *Les Chouans*, Paris, Gallimard, 1961.
 Cioran M. E., *Sur les cimes du désespoir*, Paris, 1934.
 Coulet H., *Le Roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Armand Colin, 1968.
 Couty D., *Histoire de la littérature française, XIX^e siècle, Tome 1 (1800 – 1851)*, Paris, Bordas, 1998.
 Duchet C., *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.
 Durand C., *Le travail enchaîné : organisation du travail et domination sociale*, Paris, Seuil, 1978.
 Engels & Marx K., *Le Manifeste du parti communiste*, Paris, Editions sociales, 1968.
 Etcherelli C., *Elise ou la vraie vie*, Paris, Denoël, 1989.
 Genette G., *Figure III*, Paris, Seuil, 1973.
 Giraud M., Ploquin F., *Lectoguide, (Elise ou la vraie vie de Claire Etcherelli)*, Paris, Pédagogie Moderne, 1976.
 Kempf R., *Sur le corps romanesque*, Paris, Gallimard, 1968.
 Meda D., *Le travail*, Paris, Que sais-je ? 2007.
 Nietzsche F., *Aurore*, Paris, Gallimard, 1886.
 Pouillon J., *Temps et roman*, Paris, Gallimard, coll. Tel, n° 224, 1964.
 Poulet G., *Etudes sur le temps sur le temps humain*, Paris, Pocket, 1990.
 Rey P.-L., *La littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1993.
 Shaw B. G., *Bréviaire d'un révolutionnaire*, Paris, Cahiers Libres, 1927.
 Thoreau D. H., *La vie sans principes*, Paris, Cahiers Libres, 1927.
 Vaneigem R., *Traité du savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, 1967.
 Voltaire F. M. A., *Candide*, Paris, Librairie Larousse, 1970.

Zola E., *Germinal*, Paris, Fasquelle, 1978.

L'Assommoir, Paris, Le livre de Poche, 1983.

Note

1- Voltaire, *Candide*, Paris, Librairie Larousse, 1970, p. 127. Il faut préciser que, certes nous avons utilisé l'édition de 1970, mais la première édition de ce livre date de 1759. D'où la référence à cette date comme repère de la citation concernée.

Abstract: *To work is without any doubt the best things which can arrive to an human being in our modern society. Because, then fully it ensures its existence, at the same time as social respectability, its symmetrical corollary. But work has it always guarantee this ideal of freedom and blooming? Such is the backdrop of this article is made up. Also we could note through the book of Claire Etcherelli, Elise or the true life, the reverse degrading and impersonalizing of activity-work in the particularly competing context of production of capitalism at the end of 1th century and at the beginning of 20th century.*

Key words: *work, stamping, depreciation, capitalism, chain, human being.*